

R A P P O R T No. 3

: - : - : - : - : - : - : - : - : - :

DE SEGOU A MOPTI ET BANDIAGARA

Présenté à

Monsieur le Gouverneur Général de l'A.O.F.

par

Mme Savineau, Conseillère Technique

de l'Enseignement

27 décembre 1937

R A P P O R T N o. 3

Présenté à Monsieur le GOUVERNEUR GENERAL de l'A.O.F. par

Mme SAVINEAU, Conseillère Technique de l'Enseignement

DE S E G O U A M O P T I E T B A N D I A G A R A

Pendant mon séjour sur le territoire affecté à l'Office du Niger, j'ai recueilli quelques observations qui n'avaient pas leur place dans le précédent rapport et que je consigne ici :

MARKALA

J'y ai visité d'anciens élèves de l'école Terrasson de Fougères¹, employés dans les bureaux ou les ateliers. Voici comment ils vivent :

1) Bourema Konda, écrivain interprète auxiliaire, sorti de l'E.P.S.² depuis un an. Gain: 450 Frs. Célibataire.

Il occupe deux petites pièces qu'il a meublées d'un tara³ avec moustiquaire, d'un canapé de fabrication indigène (25 Frs) et de quelques fauteuils. Chambre et petit salon très propres. Celui-ci garni de panneaux représentant des mosquées. Ces panneaux sont en papier, de fabrication japonaise, et coûtent 10 ou 15 Frs.

¹ [Les notes explicatives qui suivent ne firent pas partie du texte original de Denise Savineau]
Jean Terrasson de Fougères fut Gouverneur du Soudan français à plusieurs reprises entre 1924 et 1929.

² l'Ecole primaire supérieure

³ Un lit

Bourema paie 20 Frs de loyer. Il donne 90 Frs à une femme qui lui fournit 3 repas de riz et de viande et parfois du gâteau de mil. Il dépense en outre 10 Frs pour l'eau, 20 Frs pour le blanchissage (savon en plus), 30 Frs pour le repassage, 120 Frs pour l'habillement. Il donne chaque mois 50 Frs à ses parents. Depuis sa sortie de l'école, il avait mis à la caisse d'épargne 725 Frs, mais une partie de cette somme a servi à payer, l'an dernier, l'impôt de la famille, l'autre le paiera cette année.

.....

-2-

2) Bakari Ouagalo, commis expéditionnaire, même traitement et Tamoura Amadou, écrivain au STIN⁴, gain 300 ou 330 Frs selon les mois, plus la ration.

Tous deux célibataires vivent ensemble chez un logeur qui, moyennant 75 Frs chacun leur cède trois pièces et fait préparer les vivres qu'ils fournissent. Leur maison est installée comme celle du précédent. Ces trois jeunes gens fréquentent la société de foot-ball et y trouvent grand plaisir. Mais ils seraient heureux de pouvoir se marier. Or, rompant avec la coutume, les pères ne fournissent pas de femme à leurs fils fonctionnaires, au contraire ils exigent des dons fréquents et le jeune homme ne parvient pas à amasser une dot.

3) Amadou So, sorti de l'E.P.S. en 1931, ne gagne, lui aussi que 450 Frs par mois. Il a une femme et un enfant, une famille à aider, son budget ne s'équilibre que difficilement.

4) Zantiqué Yakité, 24 ans, tourneur, est sorti de l'E.P.S. en 1932. Il a été mis hors cadres, avec un camarade, et placé au STIN, d'où on l'a passé au Consortium, de sorte qu'il n'est pas fonctionnaire et s'en plaint. Il gagne 20 Frs par jour et la ration. Il

travaille de 7 heures à 19 heures avec une demi-heure pour déjeuner. Il entretient sa mère, une femme et un enfant. Je n'ai pas visité sa maison.

La vie décente et ordonnée de ces jeunes gens fait grand honneur à leurs éducateurs.

KOKRY - Trois élèves de l'école de Katibougou, détachés à l'O.N.⁵, m'ont paru, eux aussi, sérieusement formés, pondérés, corrects. Ils vivent à l'indigène, les appointements et le logement qui leur sont accordés les y obligent. Certes, le personnel européen est aussi fort mal logé, à Kokry, et ils espèrent que tout cela est provisoire. Cependant, ils .../...

.....

-3-

souffrent, ayant été accoutumés à l'école à la vie européenne, de dormir sur la natte, de manger à laalebasse. Ils pensent aussi que les européens, et principalement les instructeurs dont ils sont appelés à devenir les collègues, pourraient ne pas les tutoyer. Je suis témoin qu'on les utilise comme des boys.

NIONO

L'infirmier de Niono se plaint de payer la nourriture très cher, dans ce village éloigné où il n'y a que des colons et des travailleurs, tous ravitaillés.

⁴ Le service temporaire d'irrigation du Niger, basé à Markala dans l'Office du Niger.

⁵ L'Office du Niger

Il détaille son budget et je m'aperçois que sa femme le pille. N'exige-t-elle pas 10 gros morceaux de savon par mois? Il n'envisage d'ailleurs pas de la rationner, "elle ne fera pas à moins".

Ce jeune homme soutient sa mère, qui a 7 enfants : sur 213 Frs qu'il gagne, il lui donne les 2/3 et garde 1/3.

La Compagnie agricole et industrielle du Soudan français à Sama. De Markala, je me suis rendue, le 3 Novembre, à Sama, ou la Cie agricole et industrielle du Soudan

français (Ciconic) exploite une sisaleraie, fabrique des cordes et des briques.

Près d'arriver, je rencontre des manoeuvres occupés à charger du bois. Employés à la Ciconic, ils disent recevoir une ration de mil insuffisante, de la viande seulement le dimanche et du poisson sec le samedi. Leurs salaires viennent d'être élevés de 2,25 à 2,50⁶, mais on ne les paie que le 20 ou le 25 du mois suivant.

Je suis reçue à Sama par le directeur de l'entreprise, M. REMY. Il me montre un dispensaire assez bien installé (les noirs sont si bêtes qu'ils se blessent souvent⁷) et des armoires pleines de médicaments. Je remarque de nombreuses boîtes de "spécialités", mais tachées, et indiquant un contenu avarié. M. REMY réplique que ce sont de vieilles boîtes, hors d'usage, et que la provision actuelle est .../...

.....

-4-

ailleurs.

Il me montre aussi un essai de case indigène "en dur", c'est une sorte de mausolée, très bas, très étroit, étouffant. Il n'est d'ailleurs pas habité.

⁶ Le salaire journalier.

⁷ Selon M.Rémy

Nous nous rendons dans une plantation. M. REMY me présente ses manoeuvres mossis "de vrais animaux" qui ne mettent aucun entrain, aucun "goût" à la besogne qui consiste à porter des paquets de sisal sur un camion. Le contremaître, est un ancien tirailleur "qui sait faire marcher ces brutes-là."

Certains manoeuvres, dit le contremaître, n'ont pas achevé leur tâche.

- Tant pis pour eux, répond M. REMY, ils seront payés pour ce qu'ils auront fait.

Or, il vient de se plaindre à moi du tarif, trop onéreux pour lui, de 2 Frs par jour.

Nous partons pour le village, M. REMY conduit sa voiture à 100 à l'heure sur une route défoncée et pleine de gens qui rentrent du travail. Il pousse des sifflements pour se faire livrer passage, vire à toute allure parmi les épineux et pénètre de même entre les cases.

Il se plaît à me montrer combien tout est sale. Ce village est en effet sordide, encombré d'ordures. Les gens sont hâves, à peine vêtus. "Des animaux ..." répète M. REMY.

J'avais laissé près de l'usine mon chauffeur Daouda, l'un des meilleurs du garage de Koulouba et son aide Odia, tous deux de toute bonne volonté, Odia surtout très intelligent et comprenant les nuances du français.

M'ayant vue enquêter le crayon à la main, ces deux braves garçons avaient eu l'idée de prendre, eux aussi, des renseignements, et Odia les avait notés.

Voici, un peu revu pour la forme, le texte qu'il me remit et que je conserve:

"Il y en a qui rouspètent. Ils ont dit que le patron est trop mauvais envers eux, il les bat et les met en prison il y a une prison exprès. Ils sont contents de vous, ils disent qu'il leur fait rien comme bon.

"Les ouvriers qui touchaient 30 Frs il les a diminués à 15. Ceux de manoeuvres gagnent 2.50. Ils travaillent depuis 7 h. Jusqu'à minuit.

"Il bat les vieux et les tous petits.

"La nourriture n'est pas suffisante. Chaque semaine un petit morceau de poisson, pas de viande rien du tout. Ils ont peur de parler, sinon il les emm.... bien. Il n'a rien construit ici comme camp, c'est eux que ont construit leurs concessions.

"Il cherche la femme des ouvriers. Si elles ne veulent pas, il dit qu'il va mettre le mari à la porte.

"Il bat les ouvriers jusqu'à ce que le sang coule. C'est un mauvais commandant, un injuste.

"Travaillant depuis 4 h. du matin jusqu'à 12 du soir, il y en a qui ont fait ici 10 ans, gagnant seulement 2,50 et mauvaise nourriture.

"Même leur solde ne suffit pas à l'habillement de leurs femmes et de leurs petits. Il y en a qui travaillent le mois complet, après il les met à la porte sans solde."

On peut penser qu'un tel rapport est inspiré par la haine. Mais il n'y a pas de haine sans motif. Et ce que j'ai vu et entendu, d'autre part, des allures et des propos de M. REMY, laisse à penser qu'il traite indignement son personnel.

M. REMY est estimé dans la région, comme un homme "à poigne", ayant relevé une entreprise qui périclitait.

.....

Revenue des villages de l'O.N. à Ségou, le 9 Novembre, j'ai continué mon voyage par:

KOUTIALA	11 et 12 Novembre,
SAN	13 et 14 "
MOPTI	15 et 16 "
BANDIAGARA	17 et 18 "
SANGHA	19 Novembre,
DJENNE	21 "
MOPTI	22 "

d'où j'ai pris le bateau pour la boucle du Niger, qui fera l'objet du rapport suivant.

Réservant pour mon retour une étude d'ensemble, je me bornerai ici à noter les observations que j'ai pu faire dans chaque poste, en terminant par la région nettement distincte des Habbé⁸ de Bandiagara et Sangha.

SEGOU

Ecole de filles - dirigée par Mme MASSIEUX. Je la trouve au milieu d'une classe de repassage très animée.

La population de Ségou, me dit-elle, est musulmane et hostile à l'instruction des filles. On les recrute par force La classe ménagère leur plaît, les études beaucoup moins.

La Mission Catholique - Les soeurs de Ségou font la classe aux enfants de chrétiens, garçons et filles. Cet enseignement a manifestement pour but la formation religieuse

et non la culture de l'enfant. Les élèves moyens comprennent mal les questions que je leur pose et n'y répondent guère. Seuls les plus grands parlent assez bien. Ils parviennent rarement jusqu'au certificat d'études.

.....

-7-

Dès qu'elles ont 7 ou 8 ans, les fillettes ne vont plus en classe que deux heures par jour. On les occupe, le reste du temps, à la fabrication de tapis au point noué. Bientôt, elles se consacrent entièrement à cette besogne.

Dans un vaste atelier, on me montre 16 tisseuses. Il y en avait autrefois 80, mais la commande a baissée. Elles copient, point par point, un modèle placé à côté d'elles. Quelques-unes sont très habiles.

Leur emploi du temps est le suivant:

de 7h½ à 9 heures - tissage.

de 9h à 9 heures ½ - récréation.

de 9h½ à 10 heures ½ - catéchisme (sauf le lundi, jour de paie)

de 14h à 17 heures - tissage.

Au total, 30 heures de tissage par semaine. Elles font en outre, me dit-on, un peu de repassage.

Le tissage est payé à raison de 5 centimes les 80 points, et 1 franc de prime par 5 francs. Quand le tapis est fini (il y faut des mois) s'il est parfait, l'ouvrière reçoit 20 ou 30 francs.

⁸ Version originale: des Hablé.

Je ne parviens pas à évaluer le gain journalier d'une ouvrière. Pas une ne comprend le français. Un instituteur marié à une ancienne élève de la mission me dit qu'il faut compter de 1 à 2 francs par jour.

Les tapis sont venus 250 Frs le mq⁹.

Quand la tisseuse se marie, elle abandonne presque toujours l'atelier. Mais elle file, chez elle, la laine destinée aux tapis. Ici encore, salaire aux pièces (4frs50 par kilog), impossible à apprécier.

On me conduit ensuite sous un hangar où 3 filles de 10 à 12 ans tapent avec une baguette sur de la laine brute. Un nuage de poussière les enveloppe. Ce travail ne se fait .../...

.....

-8-

pas par roulement, ce sont toujours les mêmes qui tapent: des enfants mal douées, qui parviennent ainsi à se "rendre utiles".

D'autres, remuant des mixtures malodorantes, teignent à l'indigo dans une salle close, (les teinturières de village ont soin de travailler en plein air).

Enfin, dans une case, je trouve une vieille femme et deux petites de 5 ans à peine, qui cardent à la main "pour se distraire et tenir compagnie à la vieille".

On me montre en outre une "pouponnière" : 4 lits d'enfants et le tara de la gardienne. La pièce mal aérée est remplie par ce mobilier. Une odeur de literie sale y règne.

⁹ Le mètre carré

Les enfants qu'on abrite ainsi sont des métis, qui iront plus tard à l'orphelinat de Bamako. Cette partie de l'oeuvre est considérée comme sans intérêt, on ne la maintiendra pas.

Les soeurs ont aussi un dispensaire.

Service de Santé - Lorsque je suis revenue à Ségou, le Commandant de Cercle était absent. J'ai prié son adjoint de m'annoncer dans différents services. Il m'a répondu que c'était inutile : je n'avais qu'à me présenter.

Au dispensaire, le Dr. CAVALADE me dit qu'il avait un malade à soigner. La journée finissait, je lui demandai un rendez-vous pour le lendemain. Il me répondit que c'était le 11 Novembre. Comme j'insistais, devant partir rapidement, il ajouta que je ne lui avais pas été annoncée officiellement, j'offris de montrer des pièces justificatives de ma mission. Cela ne pouvait, dit-il, suffire.

Le Dr. CAVALADE est le seul médecin qui n'ait pas accueilli avec empressement l'occasion que je lui offrais de signaler en haut lieu ses efforts et les difficultés qu'il rencontre.

.....

J'ai quitté Ségou sans avoir rien vu des services médicaux.

K O U T I A L A

Le cercle de Koutiala n'était pas dans mon programme. Sollicitée par

M. l'Administrateur MAUREL, j'ai cru bon d'aller voir chez eux ces Minianka dont quelques-uns ont été transportés à l'Office du Niger et de comparer leur état, sous une Société de Prévoyance florissante, à celui des colons du Niger.

Les Minianka vivent par familles étendues dans des enclos fermés de hauts murs. D'un vestibule d'entrée, on passe dans une cour ombragée. Autour, s'élèvent les loges, au centre, de très hauts silos, des poulaillers, des hangars. Partout des paquets de mil, des charges de fourrage. L'impression est de judicieuse organisation, de richesse.

Les Miniankas, me dit l'instituteur, qui a étudié leurs coutumes, sont de gros travailleurs. Les femmes travaillent autant et plus que les hommes, et tous pour le chef de famille. Mais ils gardent deux jours pour leurs cultures personnelles, chacun, homme ou femme, dispose de la récolte à sa guise. Le chef donne un repas par jour, chaque ménage pourvoit au reste. Les femmes récoltent en brousse les noix de karité, elles en font du beurre et le vendent. L'an dernier, il a valu 1 Fr ½ le kilog, cette année, 1 Fr. Quelques-unes gagneraient ainsi jusqu'à 500 frs. La femme minianka nourrit presque entièrement ses enfants. Autrefois, elle vivait presque nue, elle porte aujourd'hui un petit pagne, des colliers, un foulard de tête.

Le mariage minianka se fait par échange. La jeune fille est donnée, sans son consentement, contre une autre jeune fille. Mais non sans protester, bien souvent.

.....

Et nombreuses sont celles qui, une fois mariée, partent avec l'homme de leur choix. Il semble bien que l'indépendance économique, même partielle, développe chez ces femmes des qualités d'initiative, de volonté, d'énergie; qui font défaut là où la femme

est en tutelle absolue. J'imagine qu'a l'O.N., ses prérogatives doivent lui être disputées, et non sans combat.

La famille et la Société de Prévoyance - M. MAUREL dénombre ainsi la famille type:

- 1 vieillard,
- 2 hommes mariés,
- 5 femmes adultes, mariées ou veuves,
- 2 jeunes gens, garçons ou filles, de rendement égal à celui des adultes,
- 3 enfants en bas âge.

Au total, 13 personnes dont 9 travailleurs. Cette évaluation paraît beaucoup plus juste que celle de l'O.N. où il est compté seulement 2 travailleurs pour une famille de 10 personnes.

Cette famille de Koutiala cultive 6 hectares d'une terre très fertile:

- mil 4 hectares,
- mais et coton 1/2 hectare
- égumes secs 1/4 hectare
- arachides 3/4 hectare
- jardinage et condiments 1/2 hectare

Elle produit 2.600 Kg de mil et, s'étant nourrie, vend pour 312 Frs dans les années médiocres, auxquels les produits de cueillette ajoutent 58 Frs. Il n'est pas tenu compte ici des bénéfices individuels.

Au total, sans charrue, sans irrigation, la famille touche en moyenne 389 Frs.50 par an.

.....

Ses charges sont les suivantes :

Impôt	144 frs
Vêtements	71 frs
Nourriture (sel, sucre, kola, viande) ...	123 frs
Divers	23 frs
	—
	361 frs.

Le Budget s'équilibre.

Toujours sans charrue, mais guidée par la Société de Prévoyance, la même famille arrive, après 4 ans, à la situation suivante :

Recettes	855 frs.
Charges	535 frs.
	—
Réserve	320 frs.

Avec la charrue, les cultures sont doublées, la consommation reste la même, les réserves s'élèvent à 1 millier de francs.

Les Minianka étaient autrefois endettés et donnaient leurs filles en gage pour payer l'impôt. Les fils, ne pouvant plus échanger leurs sœurs contre des épouses, s'expatrient. Le père finissait parfois par se mettre en gage lui-même. Le travail fourni par le gagé n'atténuait pas la dette, il aboutissait à l'esclavage perpétuel, à moins qu'un héritage survînt.

M. MAUREL s'est appliqué à faire accepter le principe de l'extinction de la dette par le travail - réforme que seul un administrateur pouvait réaliser. Il a libéré un grand nombre d'individus. Grâce aux rendements obtenus sous l'égide de la Société de Prévoyance, il n'y a plus de nouvelles mises en gage.

.....
-12-

On s'applique actuellement à reconstituer le cheptel. La Société de Prévoyance a créé une sorte de caisse d'épargne, qui ne sert pas d'intérêts - le cultivateur noir n'en désire pas - mais qui rembourse immédiatement, à la demande de l'épargnant.

Les charrues ne sont données qu'à ceux qui les demandent. Encore n'en est-il accordé que deux par famille, afin d'empêcher le chef de famille d'étendre ses cultures au delà de ses possibilités, ce qui conduit soit au surmenage, soit à l'emploi de manoeuvres à bas prix. On s'efforce de procurer à l'agriculture un matériel peu coûteux et qu'il puisse réparer lui-même.

Voilà bien une oeuvre sociale, dirigée dans le sens des intérêts de l'indigène et non de l'européen, et à laquelle l'européen trouve néanmoins son compte : M. MAUREL m'a montré d'immenses champs de fort beau coton.

Les résultats de cette action sont lents : sur 1.075 charrues que possède la S.P., 850 seulement ont été distribuées, M. MAUREL estime que 200 seulement fonctionnent parfaitement. Mais cette lenteur même est un gage d'assimilation. M. MAUREL est, bien entendu, opposé au départ de ses Miniankas, qui ne manquent pas de terres, pour l'Office du Niger.

Enseignement – Il n’y a pas d’école de filles à Koutiala, mais quelques filles dans les classes de garçons. Ce sont elles qui demandent à faire comme leurs frères. On en avait accepté 15, faute de place, on n’a conservé que les filles de chefs. Elles sont 9 et veulent toutes être sages-femmes. Les garçons de la première classe souhaitent épouser des filles instruites, qui sachent bien soigner les enfants.

Une école de fille serait aussitôt remplie.

.....

-13-

Service de Santé - Il est dirigé par un médecin-auxiliaire, le même depuis 1925, et qui semble plein d'entrain, d'intelligence. La population, même rurale, vient volontiers se faire soigner.

La sage-femme a quatre enfants, tous bien portants, ce qui constitue pour la Maternité une excellente propagande. Pas un accouchement, dit le médecin, ne se fait sans elle à Koutiala. Quelques femmes peuvent être hospitalisées dans une salle garnie de taras. Lors de mon passage, un seul était occupé. Deux matrones¹⁰ font, depuis 5 mois, un stage auprès de la sage-femme.

L'infirmière visiteuse est la femme du médecin-auxiliaire. Elle paraît extrêmement timide. Il semble que ce personnel féminin manque de maturité. Il y aurait lieu de voir si, à Dakar, on les traite d'une manière assez vivifiante.

S A N

¹⁰ accoucheuses

Enseignement - Population musulmane, moins favorable à l'enseignement du français que la précédente. On pourrait réunir dans une école de filles, une trentaine de filles de fonctionnaires et employés.

Service de Santé - Dirigé par un jeune médecin plein d'ardeur, le Dr. REDALLEC. Il organise de son mieux un très mauvais local.

Au dispensaire de San, le nombre des visites s'élève jusqu'à 340 dans les centres fixes il dépasse parfois 200. La sage-femme et l'infirmière visiteuse accompagnent le médecin en tournée, il les dépose dans les villages. Les femmes se sauvent de moins en moins à leur arrivée, la sage-femme accouche 4 ou 5 femmes de plus tous les mois. (34 en Novembre 1937). Le local devient trop petit, une .../...

.....

-14-

nouvelle salle de 8 lits va être ouverte.

Le médecin récompense les accouchées en recousant leurs nez ou leurs oreilles déchirés par des bijoux trop lourds. Et plus d'une vient à la Maternité attirée par l'appât de cette "chirurgie esthétique".

Les principaux points sur lesquels porte l'éducation des femmes par le service de santé de San sont les suivants : obtenir que les femmes enceintes ne fassent pas carême, que les mères n'oublient pas l'enfant qu'elles portent dans leur dos. Il arrive, sur les marchés, que des mères trouvent leur enfant mort de soif.

Camp des lépreux. Une vingtaine de pauvres gens, couverts de plaies affreuses, sont réunis dans un camp où ils trouvent, avec des soins, une bonne nourriture et le repos. Ils sont paisibles et reconnaissants.

Mission catholique - Je n'ai pas pu visiter cette mission, trop éloignée de ma route. La femme du Commandant de Cercle, Mme TROUPEAU, m'a montré des broderies d'une exécution parfaite, qui supposent d'interminables heures d'application et de patience. Quelques-unes des fillettes qui les exécutent, m'a dit Mme TROUPEAU, n'ont pas plus de 10 ans.

M O P T I

Maternité - La sage-femme est une peulh, sortie première de l'école de Dakar, et très entendue, dit le médecin, mais pas attrayante. Son visage exprime l'ennui absolu. Elle est brutale avec les accouchées.

L'infirmière-visiteuse est Malinké. Les femmes de Mopti ne la prennent pas au sérieux, dit le docteur, parce qu'elle n'est pas de leur race. Elle éprouve en outre de la .../...

.....

difficulté à se faire comprendre des femmes bozo, dont elle ne connaît pas la langue.

Les femmes de Mopti sont presque toutes visitées. Celles de brousse, fort peu. Au moment des récoltes, elles ne veulent pas se déplacer.

D'autre part, celles qui sont riches ne veulent pas être hospitalisées dans la même salle que les pauvres. Il faudrait pour elles une salle spéciale, au besoin payante.

Berceau Africain¹¹ - Quelques femmes de fonctionnaires pèsent les bébés, distribuent du lait, des cadeaux, envoient au médecin les enfants malades (Cette oeuvre, qui a son centre à Bamako est présidée par Mme ROUGIER).

J'ai assistée à la séance consacrée aux mères indigentes femmes abandonnées ou filles-mères au nombre d'une vingtaine. Elles reçoivent chaque semaine du mil, du savon, 1 franc ou 2, une fois par mois de la viande, un boubou pour l'enfant.

L'une de ces femmes avait 3 enfants, elle était d'une maigreur affreuse à la suite d'une dysenterie. Abandonnée loin de chez elle par son mari, elle ne pouvait pas rejoindre sa famille. Peut-être y aurait-il lieu, dans de tels cas qui sont fréquents et conduisent les femmes à la prostitution, de prévoir le rapatriement.

Enseignement - L'école des filles de Mopti se compose de 2 classes : 40 et 58 élèves. Elle est dirigée par Mme AUDIPONT, femme du Directeur de l'école des garçons. Mme AUDIPONT est chargée des grandes élèves, une monitrice métis, des petites. Cette monitrice donne satisfaction.

Mme AUDIPONT enseigne d'une manière attrayante et pratique. Elle fait appel à l'effort personnel et dirige l'attention de ses élèves vers la vie, dans le but de la modifier.

.....

Sur leur cahier, elles écrivent chaque jour une résolution.Ex/. "Je n'aurai pas de poux."

Quand je suis entrée, à l'improviste, toutes rédigeaient un "langage journal". L'une des élèves venait d'écrire le sien au tableau, pour qu'il servît d'objet aux commentaires de toutes. Et voici ce que je lus :

"Mercredi soir, il y avait la réunion de la société de jeunes filles de l'école. Sur la table nous avons mis des pagnes et des bouquets de nénuphars. Nous avons dansé au son de l'accordéon. Après nous avons fait un grand repas composé de 4 gigots et de 5 poulets rôtis, de patates frites, de macaroni au jus, de crêpes, de riz au gras. Comme boisson nous avons du sirop de groseilles et de citron. Le repas terminé, nous avons continué à danser jusqu'à minuit."

Je cite ce texte parce qu'il montre à la fois : premièrement que les élèves de l'école des filles de Mopti savent s'exprimer en français correctement et écrire à peu près sans faute (2 fautes furent corrigées), qu'elles savent préparer des plats nouveaux, les aiment, et se plaisent à les servir à la mode européenne, même quand elles sont entre elles. Qu'enfin, modifiant la vieille coutume des Sociétés de Jeunesse, elles ont formé une société d'écolières, ce qui prouve qu'elles sont fières de l'être. Mme AUDIPONT ignorait l'existence de cette société.

J'ai demandé à ces fillettes ce qu'elles veulent devenir. Une seule désire être sage-femme. Les autres veulent se marier. Nous verrons plus loin comment se marient les anciennes élèves de l'école.

La classe ménagère - A côté de la salle de classe, une autre salle est destinée à l'enseignement ménager. Elle est garnie de bancs, de batterie de cuisine, de fourneaux en maçonnerie, .../...

¹¹ Association caritative fondée à Bamako par des Européennes en 1936

d'un lit d'enfant. Des rideaux à volants ornent les fenêtres.

Hélas, les ustensiles de ménage ne sont plus qu'une apparence : filtre percé, nombre dérisoire d'assiettes, de couverts. Mme AUDIPONT y supplée avec son propre matériel, en grand souci de le voir périr. Et les tissus, les fils et les aiguilles elle les paie souvent de ses deniers.

J'ai assisté, toute une après-midi, à la classe ménagère. A cause de ma visite, on avait réuni dans la même séance le repassage (celui des culottes des garçons de la Société sportive) la cuisine (préparation de café et de citronnelle pour des visiteuses attendues) la couture (ourlets, jours, broderies, canevas).

Toutes étaient actives, bavardes, gaies. On récite des poésies adaptées au pays noirs, on chante. Ce fut presque en dansant qu'en remit tout en ordre.

Les élèves rentrèrent en classe pour copier un compte rendu de leur après-midi. Il faisait presque nuit, elles se courbèrent sur la page d'un air fort ennuyé. J'ai regretté que ce travail ne fût pas remis au lendemain.

Ensuite, on alla nourrir les poules et les lapins. Ceux-ci sont l'objet d'une prédilection. Ils portent des colliers et le nom de la fillette qui les soigne.

Les anciennes élèves de l'école – J'ai parlé plus haut de visiteuses attendues.

C'étaient d'anciennes élèves, que Mme AUDIPONT voulait me présenter. Elles vinrent, fort élégantes et fort timides. Presque toutes portaient un joli bébé, né à la Maternité, elles avaient fréquenté l'école pendant 8, 10, 11 ans, c'étaient des filles de chefs ou de fonctionnaires. L'école a formé aussi des filles pauvres.

J'ai le regret de n'en avoir vu aucune. Toutes avaient été mariées par leur père, à un commerçant ou un fonctionnaire. Je parvins à grand'peine¹² à leur faire dire quelques mots sur leur vie de ménage. Et n'ont-elles pas, au lieu de répondre franchement, rappelé leurs souvenirs de classe pour me les réciter ? Au menu indigène elle dirent ajouter le poulet rôti (à la casserole) et le café.

Les élèves de Mme AUDIPONT s'emparèrent des bébés et ce fut à qui les dorloterait : il y a là une disposition que nous devrions davantage utiliser, l'amour des fillettes pour les petits. Des pouponnières scolaires auraient le double avantage de plaire et de former des mères expertes.

J'ai voulu visiter quelques-unes des anciennes élèves de l'école chez elles. Qu'elles soient peulh, bambara ou bozo, leur chambre est ornée de ces mêmes imageries arabes, de fabrication japonaise, dont nous avons parlé plus haut. Le lit, chargé de couvertures et enveloppé de mousselines est d'une propreté parfaite. On remarque quelques napperons brodés.

Une seule de ces jeunes femmes était 3ème épouse. Je n'ai pu savoir ce qu'elle en pensait. Les autres étaient seules. L'une d'elle avait exigé d'être toujours seule.

Les femmes de Mopti et la justice – Il y avait, à la prison de Mopti, 3 voleuses, 2 femmes condamnées pour s'être battues. Elles sont logées ensemble dans une petite

¹² *sic*

pièce mal aérée la nuit et fort malodorante. Elles n'ont d'accès que sur la cour des hommes.

Il y a peu d'adultères à Mopti, me dit le Commandant de Cercle, les femmes étant peu exigeantes.

.....
-19-

L'Evolution – Autrefois, me dit un notable, la femme était obligée de rester avec son mari, qui la frappait au besoin. Aujourd'hui, il ne peut plus frapper, elle court au tribunal. Ainsi la femme de Mopti – celle de brousse n'a pas changé – devient fort indépendante. Elle va au marché sans même demander la permission. Elle y voit des choses et les désire, si la mari le lui refuse, elle le querelle, s'il persiste, elle les obtient d'un autre.

Les filles de l'école, on ne peut plus les marier, il leur faut un garçon de l'école. Avec un autre, elles ne peuvent pas s'entendre. Elles ne veulent pas piler le mil, ni filer.

Cependant, il est bon que quelques filles deviennent sages-femmes, elles savent soigner les enfants mieux que les matrones.

Les grand écoliers sont d'un autre avis. Ils veulent épouser une fille de l'école, qui saura tenir la maison propre et soigner les enfants.

D J E N N E

Enseignement – Je suis arrivée à Djenné un dimanche.

Le directeur de l'école qui fait fonction de chef de Subdivision, s'absente toutes les semaines depuis le samedi matin jusqu'au dimanche soir. "C'est pour visiter ses villages" m'a dit au retour à Mopti le Commandant de Cercle. Mais au départ, il n'avait pas prévu cette absence.

Je me présentai au premier adjoint, M. FRANÇOIS. M. FRANÇOIS, est un métis né à Djenné. Sa femme, métis aussi, dirige l'école des filles qui comprend 150 élèves, naguère réparties en deux classes, mais dont l'une a été supprimée .../...

.....
-20-

faute de personnel.

Je vis la classe. Les cahiers témoignent que Mme FRANÇOIS enseigne avec goût et intelligence, qu'elle sait se tenir près de la vie indigène, enseigner la bonté, l'hygiène d'une manière vivante et pratique.

Elle me montra la classe ménagère, bien fournie de batterie de cuisine et une grande armoire contenant du matériel pour la couture, le repassage, mais vide de tissus, de fils, de tout ce qui se consomme et doit se renouveler.

Les filles, me dit Mme FRANÇOIS pilent le mil, filent le coton récolté par les garçons. Elles préparent la "boule" et le "gâteau" pour eux, elles tressent des paniers, font de l'herbe pour les lapins.

Sauf l'herbe aux lapins, c'est là toute ce qu'une fille peut apprendre chez elle.

-Au moins serait-ce au profit de leur mère, dis-je à Mme FRANÇOIS.

Femme d'un enfant du village, elle était fort de mon avis et s'enhardissant, m'exposa la situation :

M. COZZANO, directeur de l'école, vit avec une personne qu'il doit épouser après qu'un divorce aura été prononcé. L'école avait été donnée à cette Mme COZZANO non encore légitime, puis, sur une protestation du Syndicat des Instituteurs, lui fut retirée. Confiée à Mme FRANÇOIS, maîtresse jusque-là de cette 2ème classe qui a dû être fermée. M. COZZANO et sa compagne se sont alors efforcés de saboter l'école des filles. Mme FRANÇOIS n'a reçu que 10 ou 20 francs par mois pour ses fournitures (à Mopti, M. RANNOU Commandant de Cercle, m'a dit donner 120 Frs par trimestre). La directrice évincée a gardé la haute main sur les poulaillers et les lapins. Les filles nourrissent les .../...

.....

-21-

bêtes et quand elles veulent manger une omelette, Mme FRANÇOIS achète des oeufs. Quant au lapin, elles n'en connaissent pas le goût, ce qui est une bien mauvaise manière de les inciter à en élever. (Ces lapins ont d'ailleurs un fort vilain pelage. Mme FRANÇOIS "croyait que c'était comme ça". Elle ne possède pas le moindre livre qui lui enseigne à soigner la basse-cour).

La machine à coudre, c'est "Mme COZZANO" qui l'utilise. Elle a d'autre part essayé de détourner les fillettes de leur nouvelle maîtresse, et celle-ci a eu beaucoup de peine à gagner leur confiance.

Sans cette querelle, l'école des filles n'irait guère mieux, d'ailleurs; on les emploierait, de même, comme servantes de l'école de garçons : M. EMERY, inspecteur des Affaires Administratives, que j'a vu à mon retour à Mopti, m'a dit que, par ordre supérieur, les filles faisaient à Djenné, une année supplémentaire, consacrée précisément au "ménage" de l'école rurale.

M. FRANÇOIS ajoute qu'au village, on est très mécontent de M. COZZANO. A son passage, M. EMERY a reçu de nombreuses plaintes. L'écrivain prenait le nom de qui entrait chez l'inspecteur. Des brimades ont suivi.

J'ai exposé ces doléances à M. EMERY, lui demandant si elles concordaient avec ses propres informations. Il retournait à Djenné, prestement pour tirer les choses au clair. Mais il m'a paru surtout attentif au personnage de l'écrivain. Les propos des François lui étaient suspects, racontars de gens – et surtout de métis – menacés de perdre un avantage et qui se défendent. Les comptes de M. COZZANO étaient en règle : il payait les oeufs et les lapins qu'il prenait pour sa table. (Mais les payait-il tous?) Je ne songe à mettre en doute, ni la clairvoyance, ni l'esprit de justice de M. EMERY, et je ne .../...

.....

-22-

prétends pas trancher le débat, sans même avoir vu M. COZZANO. Mais les François m'ont été sympathiques. Ils ne récriminaient pas, ils étaient navrés, en pensant à leurs élèves, aux familles. J'ai visité le village avec eux, en compagnie des fils de chefs de quartiers. Les deux instituteurs étaient en bons termes avec tous et bien accueillis.

Avant de donner l'école à Mme COZZANO, il serait bon de savoir si elle a réellement tenté de saboter l'école et qui, d'elle ou de Mme FRANÇOIS est plus digne de la diriger.

Le Berceau Africain – Il n’y a, à Djenné, ni sage-femme, ni infirmière visiteuse, seulement un infirmier. Après m’avoir donné quelques renseignements insignifiants, que je ne consigne pas ici, l’infirmier est venu me trouver au campement, fort ému et embarrassé. M. COZZANO n’allait-il pas le blâmer pour avoir parlé? N’allais-je pas voir, dans ses propos, une critique de M. COZZANO?

Mme COZZANO préside la section du Berceau Africain et examine chaque semaine 200 nourrissons. Les mères seraient, disent M. & Mme FRANÇOIS envoyées d’office à cette visite, par les chefs de villages menacés de la corvée.

La ferme VALLERY-RADOT – Sachant que le professeur VALLERY-RADOT a doté quelques élèves de l’école de Djenné, qui ont été installés dans des fermes, j’ai demandé à voir une de ces fermes. On m’a conduite, en pirogue, au village de Rondé Siron, chez le jeune ménage MANGUEL BOKOU.

Ces jeunes gens âgés de 18 et 15 ans, habitent un enclos rectangulaire. Au fond, deux pièces carrées en banco, dont l’une est meublée d’un tara sans moustiquaire et d’un berceau qui attend la venue prochaine d’un enfant. A côté, la cuisine, où la marmite est posée sur trois pierres et qui renferme aussi la charrue.

.....

-23-

Dans la cour, à droite, de petits hangars couverts de paille et à demi-effondrés. A gauche, deux grands sites, vides. Derrière la case, un grand jardin, avec quelques arbres hauts de 50 centimètres, et des citrouilles indigènes.

Et voici l’histoire de MANGUEL et de BOKOU:

MANGUEL, premier de sa classe, fut désigné pour recevoir une ferme. Quand les prestataires l'eurent construite, on y mit deux boeufs, deux lapins, trois chèvres, quelques poules. On planta 4 grenadiers, 4 citronniers, 1 papayer. On apporta une charrue et MANGUEL laboura, sema la rizière qu'on lui avait affectée. Mais il ne jardina pas : on ne lui avait pas donné de graines potagères.

Il venait travailler chaque jour et rentrait chez ses parents le soir. Il récolta et remplit ses silos. Aussitôt M. DATRE, prédécesseur de M. COZZANO, lui dit : "BOKOU est la première de la classe des filles, tu vas l'épouser". MANGUEL ne songeait pas au mariage, il était trop jeune. Et BOKOU ne l'intéressait pas. Quant à BOKOU, elle avait un fiancé, qui lui plaisait. Comme les autres filles de l'école, elle se fût mariée richement. N'importe, on les maria. Ils s'en plaignent amèrement. Ils s'aimeraient bien s'ils étaient à leur aise, mais ils ne le sont pas.

Pour payer une partie de la dot, les cadeaux, les indispensables fêtes du mariage, MANGUEL a vidé ses silos. C'était en février dernier. Aussi le jeune couple entra en ménage, sans un grain à se mettre sous la dent. Il fallut gagner la nourriture de chaque jour. MANGUEL se loue chez les voisins pour 2 Frs ou 2 Fr 50. BOKOU s'en va vendre à Djenné les fruits du tamarinier qui, par chance ombrage sa cour. Les lapins, un serpent, les a tués. Les chèvres sont mortes, les poules aussi. Les boeufs sont en transhumance avec ceux de l'école. Grenadiers et citronniers poussent tout doucement le papayer est un mâle.

.....

Et point d'espoir pour l'an prochain. MANGUEL avait semé cette année 2 hectares en riz, 1 hectare en mil, les criquets ont tout mangé.

Pourtant, ce jeune MANGUEL de toute la force de sa jeunesse active et lucide est sain, vigoureux, intelligent, plein de courage. Il ne geint pas, il proteste. Il aime sa ferme, ses boeufs, sa charrue, il ne demande qu'à mettre son bien en valeur.

BOKOU est plus découragée. Pendant tout l'hivernage on ne peut se rendre de Rondé Sirou à Djenné qu'en pirogue. Elle reste seule. La maison n'a pas de porte. La porte de la cour, faite de quelques planches mal clouées, s'en va en pièces, le mur est trop bas. Le petit village est trop loin. Tout cela, MANGUEL l'avait bien dit, quand on a construit, mais on ne l'a pas écouté. BOKOU est seule et mal vue des voisins, à qui on a pris des champs pour les donner à son mari. Elle a peur, elle a quelquefois faim. Et pour le petit qui va venir, elle s'inquiète.

Mais MANGUEL ne va-t-il pas demander secours à M COZZANO ?

Comment le reçoit-il ?

Les yeux baissés, la voix sèche, MANGUEL répond :

-Il me reçoit très bien.

Et qu'est-ce donc que ces deux lettres qu'a publiées l'Education Africaine et dans lesquelles MANGUEL et BOKOU expriment à M. CHARTON leur joie et leur reconnaissance ?

M. DATRE nous a forcés à les écrire.

Les anciennes élèves de l'Ecole de Djenné. L'école des filles de Djenné existe depuis de nombreuses années. Et comme Djenné est un milieu fermé beaucoup d'anciennes écolières sont mariées sur place. Elles comprennent le français mais ne veulent pas le parler. Elles ne cousent pas mais brodent un peu. Ce qu'elles ont retenu de notre cuisine, c'est l'omelette. Un résultat certain, toutefois, disent M. & Mme

FRANCOIS : elles lavent leurs enfants et les habillent (boubous cousus par le tailleur).

.....
-25-

J'ai demandé aux fils des chefs de quartiers s'ils préférèrent les filles de l'école à celles qui n'ont pas quitté leur mère. Le Peulh a paru juger ma question indécente : il s'est écarté. Le Bozo a répondu :

- J'épouserais bien une fille de l'école, mais aucune ne voudrait de moi.

Comme ce Bozo était jeune, beau garçon, intelligent, et de bonne famille, j'ai cru qu'il se dérobaient habilement et je le lui ai dit.

Un peu plus tard, voyant venir une grande fille très parée, élève de l'école, il l'a arrêtée :

- Veux-tu te marier avec moi ?

- Non.

- Pourquoi ? dis-je. Parce qu'il n'est pas beau ? pas riche ?

- Non ... Non ...

- N'est-ce pas parce qu'il est déjà marié ?

Oui, dit-elle avec énergie.

- Et vous, dis-je au jeune homme, la voudriez-vous pour seule épouse ?

- Ah ! non !

Le rêve des filles instruites de Djenné, c'est d'épouser un fonctionnaire. Mais il y a si peu de fonctionnaires à Djenné ! Elles se résignent à prendre un cultivateur, mais en exigeant la monogamie. Celles qui épousent un homme déjà marié vont vivre loin de leurs co-épouses.

Industries féminines - La potière de Djenné est remarquable par la variété des objets qu'elle fabrique :

Plats et canaris
abreuvoirs à lapins
gargouilles
pots à feu .../...

-26-

pots à ablutions
couvertles
pieds de lits.

L'abreuvoir à lapin ne vaut pas 25 centimes. Le très beau canari, galbé, mouluré, décoré, vaut 7 Frs 50.

Les femmes bozo font bouillir de très petits poissons à queue jaune, et en recueillent l'huile pour leur cuisine.

B A N D I A G A R A

La femme cado de Bandiagara est fiancée enfant et doit épouser celui que son père a choisi, mais elle peut, ensuite, partir avec un autre mari. Elle doit laisser les enfants. Ces ruptures sont rares.

Les deux époux cultivent ensemble. La récolte appartient au mari, qui nourrit la famille.

La femme file le coton que son mari tissera et qu'elle ira vendre pour l'impôt.
Avec le reste de l'argent, elle achète du petit bétail pour le ménage.

Elle vend en outre de la bière de mil, un peu de mil et de coton, distraits de la récolte familiale, et s'achète des bijoux.

Industries féminines - Faute de terre convenable, la potière pile les vieux canaris pour en mêler la poudre à la préparation nouvelle. Aussi est-elle avare de matière première et habile à modeler des sphères creuses extrêmement minces. Elle peut fabriquer 6 ou 7 canaris par jour et les vend 1 Fr 50 ou 2 Frs. Avec cet argent, elle se nourrit et s'habille.

La coiffeuse Bambara a plusieurs prix : 5 Frs, 3 Frs, 2 Fr 50, selon le beauté de la coiffure. Une coiffure à 5 Frs l'occupe une journée entière. La clientèle se lave les cheveux et arrive décoiffée. Il n'y a plus qu'à tresser. Les outils .../...

.....

-27-

sont très simples : un poinçon qui sert de peigne, une sorte de crochet à faire les raies et un hérisson en guise de brosse. Aux chevelures pauvres, on ajoute de fausses mèches.

Quand les fêtes sont proches, la clientèle abonde.

Une coiffure dure 2 ou 3 mois.

La coiffeuse est la femme du forgeron. Elle est aussi griotte et abandonne une patiente pour chanter mes louanges.

Les femmes des cultivateurs habbè teignent à l'indigo, avec des gestes harmonieux, le coton récolté par la famille et filé par elles. Ce coton sera confié au

tisserand qui moyennant 12 ou 15 francs fera un boubou pour le mari, un pagne pour la femme, de petits vêtements pour les grands enfants.

La femme habbé et la justice - Le Chef de Subdivision, M. ORTOL instruit une affaire d'empoisonnement. Une femme aurait tué plusieurs enfants. Les crimes rituels de cette sorte, toujours commis par des femmes, seraient assez fréquents.

Enseignement - Pas de filles à l'école de Bandiagara. Les femmes habbé sont très farouches et plus réfractaires que les hommes aux innovations. Elles ont leurs secrets rituels, que les hommes ignorent, et auxquels elles s'attachent comme à un signe d'indépendance.

Service de Santé - Le médecin était absent.

SANGHA

Les Habbé de Sangha cultivent, au bord des torrents, de petits carrés de piment très nombreux, qu'ils désherbent soigneusement et arrosent matin et soir à la calebasse. Père, mère, garçon, chacun a son carré qui lui rapporte jusqu'à 100 Frs. Les produits sont vendus à Mopti. Ils font aussi .../...

.....

un peu de mil, mais pas assez pour se nourrir. Ils achètent ce qui leur manque. La femme de Sangha paie son impôt et celui de ses filles.

Les Habbés jonchent leur cour de cannes de mil, que chacun piétine, que les pluies font pourrir et qui finissent, mêlées à la terre, par former une boue noire qui servira d'engrais.

Les demeures habbé sont étroites, basses, sombres, sales, mais curieusement ornées. Les portes sont garnies de beaux verrous sculptés.

Industries féminines - Parmi les produits que fabriquent les femmes, il faut citer un corps gras, à l'odeur aigrelette, qui sert à parfumer le corps. Il est obtenu en pilant des grains de raisin sauvage.

Mission américaine - Deux ménages américains essaient de propager, à Sangha, la religion protestante. Ils disent avoir réuni 109¹³ Habbés à une fête qui pourtant, eut lieu au moment des récoltes, et exercer une influence bien plus étendue. Mais ils ne peuvent montrer une seule femme chrétienne. Pas d'homme non plus. On n'est chrétien qu'en secret.

Le chef de Subdivision de Bandiagara estime à quelques boya le nombre des adeptes de cette mission.

Coutumes - Partout, sur mon passage, j'ai recueilli des renseignements sur les coutumes (fiançailles, mariage, divorce, veuvage, héritage, sociétés de Jeunes Gens, rites observés à la naissance). Ces renseignements, très abondants, n'ont pas leur place ici. Je les réserve pour une étude spéciale¹⁴.

¹³ Ou 100? Cette page du rapport original n'est plus entièrement lisible. Ed.

¹⁴ Elle présente ces renseignements dans la première section du Rapport d'ensemble (No. 18).

signé : M. SAVINEAU

NIAMEY le 26 Décembre 1937